

PAROLES FRANÇAISES

JE publierai des fragments de quelques lettres, les unes écrites par des prisonniers, les autres par des combattants, toutes en cette année 1918. Entre elles, l'unité est si marquée et si belle que je n'ai pas besoin de la faire valoir. J'ai dit la source principale d'où me sont venus ces documents, d'autres m'ont été directement adressés.

Le prisonnier n'est pas libre d'écrire aussi souvent qu'il voudrait, ni tout ce qu'il voudrait. Quelques-uns — et cela sera révélé après la guerre, — sont comme morts au monde, et leur deuil est porté par des êtres chers qui, tout à coup, reverront celui qu'ils pleuraient, celui qui n'avait pas parlé depuis cinq mois, huit mois, un an, peut-être plus. Ce sera du moins la joie de quelques-uns. La plupart des lettres qui nous arrivent des camps de concentration, marquées au timbre de la censure allemande, ne donnent d'autres nouvelles que celles de la santé, du temps, du colis No 85 ou 87, de la lettre reçue et qu'on a relue dix fois. La minutieuse inimitié s'exerce encore contre les enfants qui ne combattent plus, contre les parents qui attendent. Il arrive pourtant, — nous ne savons pas comment, — que des détenus, en de certains camps peuvent exprimer librement leur pensée et leur peine. Bien entendu, la souffrance physique est celle qu'il ne faut dire qu'en termes voilés : les géoliers ne tolèrent pas qu'on les peigne au naturel; ils n'ont pas de goût pour le portrait ressemblant. Mais, à la rigueur, ils permettent aux souffrances de l'âme de s'épancher. On se plaint de l'absence, de la longueur du temps, de l'inactivité, de l'ignorance où l'on est maintenu. Mais parfois une âme plus audacieuse tente d'exprimer son amour pour la patrie, son regret de ne plus servir, la constante préoccupation qui la tient du sort du régiment dont on fait toujours partie, l'espérance du salut final, non pas pour soi-même, mais pour tout le peuple. Et il arrive que la tentative réussit.

Un sous-lieutenant blessé de huit blessures, pourrait être envoyé en Suisse et donc sortir de prison. Mais on lui fait savoir qu'il faut, dans son cas particulier, rendre visite au chef de camp. Il fait cette réponse, d'un honneur suprême et presque excessif : "Je n'irai pas. Je veux ne rien devoir aux Boches". Il écrit alors, — c'était l'hiver dernier : "Nous sommes ici dans un quadrilatère entouré de fils de fer. Défense d'approcher de ces limites. Nous sommes prévenus que les sentinelles ont ordre de tirer sans sommation préalable. Comme il doit faire bon dans la tranchée avec de l'eau jusqu'aux genoux ! Je ne parle pas de la nourriture; l'intéressant, c'est qu'ils souffrent

véritablement de la faim et du froid, et je crois qu'il ne faudra pas un gros succès de notre part, pour qu'ils cherchent à faire la paix à tout prix. J'espère que mon régiment participera à la curée..."

Il n'est pas nécessaire de dire que ce billet n'a probablement pas passé sous les yeux des censeurs.

D'un aspirant dont la lettre est régulièrement visée; elle est datée de la fin de mars 1918 :

"Nous ne quittons guères les cartes des yeux. Jour et nuit, nos pensées sont là-bas. Je me trouve à connaître tout le front de bataille actuel, étant allé de Chaulnes à Arras. Je suis incapable de fixer mon esprit sur un livre anglais, ou français, et ne puis qu'apprendre des mots, parce que c'est un effort mécanique. Je crois de toutes mes forces que la France vivra."

Du mois d'avril 1918, à l'aumônier :

"Du camp où j'ai été envoyé en représailles, je suis avec émotion la bataille lointaine, sans pouvoir servir. Nous ne sommes pas les maîtres de notre destinée, nous sommes assez faibles pour la gâter, pas assez forts pour la diriger. Je n'ai rien fait; vous avez beaucoup agi: il me semble qu'en vous écrivant j'enrichis ma pauvreté."

Le jeune aspirant écrit à sa mère, vers la même date, cette lettre, de tout point admirable.

"Tu devais quitter Paris au moment des vacances de Pâques; peut-être as-tu préféré y rester, vu les circonstances. Il nous est impossible encore de savoir quelles conséquences entraîneront les événements de ces derniers jours. Mais tu devineras avec quelle angoisse nous attendons. Ceux qui peuvent se battre, ceux qui peuvent venir en aide à ceux qui se battent ne savent pas la stupeur morne qui s'empare, à certaines heures, des prisonniers devenus, tout jeunes encore, plus impuissants que les plus vieux des vieillards. Mon regard est sur la Somme, dans ce secteur où j'ai gagné le front, où plus d'un de mes amis est tombé!... J'ai relu, bien que les sachant par cœur, les dernières phrases des discours du président du conseil, à la Chambre, ces cris de vieux lutteur croyant aux vertus de sa cause : "Je suis le fils d'une vieille et belle histoire; je suis le fils d'un peuple qui a agi, écrit, pensé et nos petits neveux écriront, penseront, agiront de même. Je n'ai qu'un but; servir mon pays, etc... Mes camarades sourient parce que je reprends constamment les feuilles où ces quelques mots sont reproduits. C'est drôle de relire encore ce qu'on peut réciter: je le reconnais; mais il me semble que, derrière ces paroles, les traits de la France se dessinent. Je ne peux pas te parler de moi, ni de nous aujourd'hui. Tu ne peux pas te plain-